

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

NOTA BENE

Si vous n'avez pas reçu tel ou tel No de la *Famille*, veuillez en donner avis, et vous les recevrez.

Si vous avez perdu quelques numéros, veuillez aussi nous le faire savoir, et nous vous les ferons parvenir, si nous le pouvons.

Pour faire la file des numéros de l'année, il vaut mieux consulter le numéro (à gauche en haut) que le quantième, et nous indiquer non les quantième qui manquent, mais les numéros qui manquent.

Nous vous recommandons les "notes de voyage" de M. Proulx; les pages du présent numéro sont très intéressantes.

TOUT DE SUITE

N'avez-vous jamais été témoins, amis lecteurs, de la force de résistance et de l'insolence qu'il y a dans certains enfants à l'égard de leurs parents, de leur mère en particulier?

Ce spectacle, chez des enfants de 5 ou 6 ans surtout a quelque chose de particulièrement navrant.

Si le spectateur souffre, quel ne doit pas être alors le chagrin des parents; quelle ne doit pas être la confusion de la mère qui est capable de saisir le faux de cette situation.

C'est cependant ce qui attend les parents faibles, les parents pusillanimes, qui font passer la sensibilité avant le devoir.

Ces parents imprudents se disent : *à plus tard*. Plus tard, il sera trop tard!

C'est dès la première enfance qu'il faut redresser, corriger.

Il ne faut jamais donner aux mauvais instincts de l'enfant le temps de prendre des forces.

Vous me direz peut-être : " Cet enfant ne comprend pas ce qu'il fait."

Est-ce une raison pour le laisser faire ?

La preuve qu'il entend quelque chose c'est qu'il exigera demain ce que votre faiblesse accorde aujourd'hui.

L'enfant saisit facilement ce qu'il y a de faible chez son père ou chez sa mère ; dès lors il sait ce qui arrivera. Si l'on s'obstine, il se fera des armes de ses pleurs, de ses cris, de sa rancune. Malheur aux parents qui reculent devant cette mutinerie. Ils seront punis par où ils auront péché.

Je sais un petit bonhomme qui ayant volé 10 centins, puis ajouté un mensonge pour couvrir son larcin dût en plein midi prendre sa robe de nuit. S'il ne vit pas rougir sa peau sous la férule, il ne se sentit pas moins vigoureusement pincé. Il conserva si bien le souvenir de cette aventure, que 30 ans après, il pouvait dire : " depuis, je n'ai jamais volé et je n'ai jamais menti. "

Donc, que vos enfants soient à la première fredaine, *tout de suite corrigés.*

F. A. B.

LES NOIX D'UNE PAUVRE FILLE

Il n'y avait pas encore de chemins de fer, on était à ce temps, déjà loin de nous, où de lourdes voitures sillonnaient la France. Une de ces grandes diligences à trois compartiments faisait le trajet de Paris à Bordeaux ; c'était, comme toujours, le monde en miniature, le monde avec ses contrastes.

Dans le coupé, un riche Anglais et sa femme voyageant tous deux en touristes ; une dame française d'une quarantaine d'années, remarquable par l'élégance et la distinction de ses manières. Dans l'intérieur, un bon ménage, retiré des affaires, ne songeant qu'à vivre tranquillement, et deux ou trois commis

voyageurs égayant la route de leur joyeuse insouciance. Dans la rotonde, deux conscrits, le rire aux lèvres, et l'adieu au cœur. Une vieille encore alerte, mais d'humeur tracassière.

A quinze ou vingt lieues de Bordeaux monta en quatrième, dans la rotonde, une pauvre fille voyageant seule, triste, mal vêtue, sans beauté, sans charme, et le bras droit soutenu par un vieux mouchoir posé en écharpe. Elle n'avait rien d'intéressant, à en juger sur l'apparence : ses manières vulgaires, son langage, sa tournure, ses cheveux en désordre, tout en elle inspirait plutôt dégoût que sympathie.

La pauvre fille allait de son village à Bordeaux. On l'avait renvoyée de l'humble maison où, depuis son enfance, elle recevait le pain de l'hospitalité, pain si dur quand il n'est pas offert par des cœurs délicats ! Où l'envoyait-on ? A l'hôpital.

Orpheline depuis l'âge de quatre ans, Geneviève avait été recueillie par des parents de son père, qui auraient eu honte de la voir mendier, mais qui lui faisaient sentir que la faiblesse de sa constitution serait toujours un obstacle à son bien-être. Elle ne deviendrait jamais une rude travailleuse comme il en faut dans les campagnes ; donc, elle devait s'accoutumer à ne compter pour rien dans la maison.

On n'aimait pas Geneviève ; c'était là son supplice, car sous cette enveloppe laide et grossière battait un cœur qui avait comme un autre sa tendresse, son dévouement et sa fidélité. A qui être fidèle quand on n'est pas aimé ?... A Dieu ! Le délaissement complet fait lever la tête, on cherche au-dessus de soi ce qu'on n'a trouvé nulle part. Geneviève était pieuse à sa manière ; souvent, quand on l'envoyait aux champs, elle y allait en la compagnie du bon Dieu, disant, comme unique expression de ses pensées confuses : *Je vous salue, Marie...* elle n'avait pu apprendre par cœur que cette prière, et elle la répétait en toute circonstance. Tout en priant, elle travaillait comme elle pouvait, pas beaucoup, car elle n'était ni forte ni adroite ; mais la pauvre enfant employait son temps, et Dieu bénissait la paysanne ignorante et maladroite, et d'éternelles

félicités étaient mises en réserve pour la pauvre bergère que personne n'aimait.

Un jour que Geneviève, montée dans un pommier, faisait la récolte du parent qu'elle servait en échange de son pain, une branche se cassa ; la fille tomba, et revint bien triste au logis, disant qu'elle s'était fait grand mal au bras. Avant de la plaindre, on commença par la gronder, on lui dit qu'elle ne savait faire que des maladresses, et le plus dur de tous ces cœurs lui fit remarquer que son mal, qui probablement durerait longtemps, ne l'empêcherait pas de manger.

La malheureuse se mit à pleurer, puis, s'en allant dans le coin sale et obscur qu'on appelait *sa chambre*, elle s'assit épuisée sur une mauvaise chaise entre sa paillasse et un tas de vieilles ferrailles, et, soutenant son pauvre bras, elle dit, le cœur abîmé de tristesse : *Je vous salue, Marie.....*

Dieu, qui l'entendait, savait bien qu'à cette heure la louange adressée à la sainte Mère voulait dire : J'ai bien mal au bras, soulagez-moi, Seigneur ! J'ai le cœur bien gros, mon Dieu, consolez-moi !

MME DE STOLZ.

(*A suivre.*)

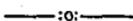
Avez-vous abonné votre jeune fille au *Couvent*, votre garçon à l'*Etudiant* ?

Avez-vous payé votre abonnement à la *Famille* ?

Avez-vous acheté la *Littérature au Canada en 1890* ?

Vous savez sans doute que les *Homonymes simples* de la langue française sont maintenant en vente au bureau de la *Famille*. 35 cts broché, 50 cts relié. Petit livre très utile pour apprendre en peu de temps un nombre considérable de mots.

AMOUR ET LARMES



II.

LE MYOSOTIS.

(Suite)

— Que n'êtes-vous effectivement mon frère ! dit Médéric, au lieu de n'être que mon cher professeur ; les angoisses de cette dernière heure seraient moins cruelles ; je sens la mort prochaine et je vais laisser seules, sans protecteur, sans appui, trois femmes, trois anges, dont j'espérais plus tard être le gardien.

— Dieu vous accordera de vivre pour l'accomplissement de cette grande œuvre, Médéric ; d'ailleurs, vous savez que vous pouvez compter à jamais sur mon dévouement.

— Oui, vous êtes bon, cher maître ; seulement votre carrière vous entraînera un jour loin d'ici et mes deux sœurs seront sans appui. Si l'une d'elles était mariée, j'aurais le cœur en repos.

Médéric, connaissant les secrets désirs de sa mère, plaçait cette phrase à dessein pour sonder les intentions d'Amédée ; son but ne fut pas atteint. Celui-ci, au contraire, se persuada qu'en lui parlant de son futur changement, on voulait lui faire entendre qu'on ne le considérait pas comme un prétendant. Un fier mouvement de dépit l'entraîna donc à répondre :

— Vos sœurs sont faciles à marier, elle ont la beauté et la fortune.

— Est-ce assez d'être mariées pour être heureuses demanda tristement Médéric qui voyait échouer sa négociation.

— Les fleurs se contentent de briller dans les jardins et les femmes dans les salons, dit Amédée avec un sourire de dédain.

Médéric quitta son bras et le regardant en face, reprit avec chaleur :

— Cela ne s'applique point à mes sœurs, ce sont de bonnes et saintes jeunes filles, élevées dans la retraite ; elles ont besoin d'être aimées pour être heureuses.

Par un mouvement spontané, Amédée courut vers Médéric, l'étreignit sur son cœur.

— Ah ! murmura-t-il, si l'affection suffisait au bonheur !

Un soupir étouffé acheva la phrase.

— En doutez-vous ? demanda Médéric étonné.

Amédée n'eut pas le temps de répondre. Un laquais galonné lui présentait son pardessus, en l'avertissant que la voiture l'attendait.

Il fallait partir, il partit mécontent. Les circonstances l'avaient merveilleusement servi et il n'en avait pas profité. C'est que l'amour a ses délicatesses, et, en présence d'une fille relativement riche, le cœur du jeune professeur hésitait à se déclarer. Un soupçon funeste pourrait rendre à jamais impossible cette union de deux âmes créées par Dieu lui-même de toute éternité pour s'appartenir.

Et puis, Amédée se croyait aimé... mais l'était-il réellement ? N'était-ce pas, chez la jeune fille, la première surprise du cœur en présence du seul homme qu'elle connût dans l'intimité ? Un engouement passager ? Amédée frissonna. Son âme eut une défaillance, un moment de doute cruel où ce qui lui avait paru jusque là clair comme la pure lumière du jour s'enveloppa de ténèbres et d'obscurité.

Mesdemoiselles de Ribienne vivaient dans la retraite la plus austère ; la mort prématurée du père, l'état maladif de Médéric avaient été des causes trop sérieuses de douleur pour que le monde et l'envahissement de ses fêtes eussent atteint le château. Les jeunes filles ne connaissaient, à vrai dire, qu'Amédée. Son âge, son esprit, sa gaieté, sa science, ses qualités, son âme aimante devaient attirer la sympathie. " Est-ce bien là ce qu'on appelle l'amour ? se demandait-il avec tristesse. Le sentiment que j'inspire survivra-t-il à la comparaison, quand ma femme sera entourée de l'hommage d'autres hommes qui me seront supérieurs en toutes choses ? Ne regrettera-t-elle

jamais l'heure sainte et qu'elle doit toujours bénir de notre union ? ”

A force de se creuser la tête, il réussit à voir l'avenir sous les couleurs les plus sombres et un message qu'il reçut le lendemain de Rémillac ne fit qu'augmenter cette injuste disposition.

Médéric était tellement affaibli que le médecin lui défendait tout travail pendant un mois.

— Vous serez toujours le bienvenu à Rémillac, ajoutait la lettre ; c'est seulement à cause de vos nombreuses occupations, que nous avons cru devoir vous prévenir que vous pouviez disposer des jours et des heures que vous consacriez à notre cher Médéric.

L'orgueil d'Amédé bondit. Loin d'accepter cette triste nouvelle dans sa simple vérité, il se persuada qu'on l'éloignait de la famille. Ce congé d'un mois lui fit l'effet d'un congé définitif. Loin de courir chez ses amis, pour vérifier l'état désolant de son jeune élève, il s'enferma sombre et maussade, et je n'oserais pas affirmer que ce jour-là, les écoliers du collège d'Argentan n'aient subi d'injustes punitions ou des pensums exagérés.

Quand vint le jeudi, ce jour habituellement rempli de bonheur et d'amitié, il éprouva une crise de désespoir, et se demanda avec épouvante ce qu'il allait faire des longues heures de la journée. Fatigué du travail fastidieux de la classe, il avait besoin de cette distraction qui lui arrivait deux fois par semaine comme un bienfait de la Providence, de cette mère vigilante qui place le repos à côté du labeur. En la perdant, par sa faute, il éprouva la douleur qui accompagne l'abandon et, pour la première fois depuis un an, s'aperçut que l'orphelin est le plus malheureux des hommes ; car une mère tendre peut consoler de tout, même de l'amour. Il était sans mère. Il eût bien voulu pleurer, mais il ne l'osait pas ; il aurait eu honte, lui homme, de verser des larmes qui témoignent que le cœur est brisé. Il ouvrit des livres et les referma, les déclara-

rant stupides ; le fait est qu'il en avait peu lu et certainement rien compris.

“ Il n'y a qu'une histoire intéressante au monde, se disait-il, c'est l'histoire du cœur ; de là procèdent tous les drames, où surgissent toutes les fêtes ; le reste est du pédantisme. ”

A l'heure habituelle où la voiture s'arrêtait sous ses fenêtres, il écouta tous les bruits, se figurant encore qu'on allait venir le chercher. Il se promenait de long en large dans sa chambre avec amertume : “ C'était bien la peine de me faire vivre de la vie du ciel pendant un an, murmurait-il, pour me rejeter après dans un isolement pire que la mort. S'il est vrai que Médéric soit en danger, n'était-ce pas le cas de m'appeler pour le soigner, pour le distraire ? On a craint de me traiter comme un membre de la famille, on me fait lâchement sentir que je n'en suis pas, que je n'en serai jamais. Croient-ils donc que j'irai mendier leurs invitations ? Que je n'ai pas aussi ma fierté ? Que je ne saurais me passer d'eux ? ” Et tout en murmurant des lèvres ces phrases orgueilleuses, son âme protestait. Elle voyageait jusqu'au château de Rémillac. L'heure de son arrivée sonne. Dès l'avenue il voit sur le perron ce trio de femmes aimables et aimées et, entre toutes, celle que son cœur a choisie : à peine s'il la distingue, et déjà un frémissement de plaisir et d'émotion s'empare de tout son être. Tout bas ses lèvres disent son nom, leurs regards s'échangent comme pour consacrer leur mutuel amour et lui promettre une éternelle union. Oui, c'est ainsi que deux fois par semaine il vient aviver sa blessure et ses espérances, tandis qu'aujourd'hui dépouillé d'illusions, comme un arbre qu'a visité l'orage, il est seul et peut-être le sera-t-il toujours ?

(*A suivre.*)

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.
Franc de port.

A ROME : PAR CI PAR LA

CHAPITRE CINQUIEME

DU PREMIER AU NEUF DE MARS.

Samedi, 1er mars. — Temps sombre et pluvieux. Tout de même, nous n'avons pas à nous plaindre. Depuis quatre semaines et trois jours que je suis ici, nous n'avons en encore qu'un seul jour de pluie, et deux petites averses. Toujours un beau soleil luisant, quelquefois chaud sur le haut du jour ; toujours un beau ciel bleu sans nuages.

Il est bon de temps en temps, d'avoir un revers dans la température. Il y a alors dans l'air quelque chose de triste et de mélancolique qui va bien à l'exil de l'homme sur la terre, à l'isolement du voyageur qui vit loin des siens. Ce sont des ombres au tableau de la vie, qui font ressortir les lumières et les rayonnements du contentement intérieur. La rêverie, pourvu qu'elle ne se prolonge pas trop, a le charme et le suave des illusions et des enthousiasmes de la jeunesse. Promenez-vous, gros nuages gris, tombez monotones gouttelettes de pluie, sifflez vents ; vous me faites une musique qui résonne à l'unisson de mes sentiments.

Quel avant-midi de travail ! l'atmosphère de plomb force de rentrer en soi-même et chasse toutes les distractions extérieures. La pluie m'empêcha d'aller visiter quelque sanctuaire au loin. A 4 heures, j'allai dire mon bréviaire à l'église la plus prochaine au coin des *via Vicenzu* et *via di Portu S. Lorenzo*. Elle est dédiée au Sacré-Cœur. J'y ressentis encore une fois comme il est bon de réciter l'office divin, et comme l'église a été sage d'interrompre les travaux de la journée par une prière obligatoire. Au besoin, ce mélange de Psaumes, de leçons, d'oremus peuvent tenir lieu de tout, de méditations et de lectures spirituelles. Il y a des versets qui dilatent l'âme, transpercent le cœur, illuminent l'intelligence ; et certaines phrases qu'on a lues bien souvent, tout-à-coup nous apparaissent

sous un jour nouveau, comme cette strophe pour moi aujourd'hui : " mettez un frein à votre langue pour qu'elle ne se prête pas aux horreurs de la dispute, et retenez la curiosité de vos regards, pour que vos yeux ne s'abreuvent pas aux sources de la vanité. "

Linguam refrenans temperet
Ne litis horror insonet :
Visum fovendo contegat
Ne vanitates hauriat,

Les Italiens sont on ne peut plus chez eux dans les églises. Pendant que je récitais mon bréviaire, un prêtre surveillait cinq ou six groupes de petites filles, assises en rond, répétant leur catéchisme sous la dictée d'une maîtresse instituée pour la circonstance. C'était un vrai bourdonnement d'abeilles. L'exercice se termina par une dizaine de chapelet. Puis débandade générale. Les unes courent, les autres sautent, toutes jasant. Une troupe vient s'agenouiller à l'autel de Ste Anne où j'étais assis. Celle-ci prie, les mains jointes, cette autre baise le pavé à plusieurs reprises, une troisième monte les marches en les baisant une par une, une quatrième accourt en criant d'une voix suppliante : *Annetta, Annetta*, bonne petite Anne, chère petite Anne ! Puis toutes, comme un voilier de moineaux, elles s'envolent ensemble en sautillant. Je pensais aux petits enfants de M. Desnoyers qui sortaient de l'église, un par un, et parcouraient tout le village, sur une seule file, l'un derrière l'autre comme les moutons de Panurze. Tel pays, tels mœurs.

A 5 h. souper avec beurre et thé. C'est si bon du thé quand on n'en boit pas souvent. A 6 h. chez le Dr Desjardins. Il m'a passé un numéro de..... où il est dit qu'il a encore sauvé l'Ecole. *Sauvé* de quoi ? contre qui ? s'il a réussi à la sauver, je puis vous dire qu'il n'était pas seul. Non, vraiment, dans un certain camp, cela semble un parti pris de dénaturer les faits comme les intentions. Que faire ? se taire, et attendre avec patience la justice de Dieu. La réponse

n'est pas difficile, mais elle a des conséquences de discussion, où la malveillance aime à pêcher en eau trouble. Dieu saura bien tirer sa gloire de tout cela. En attendant le beau temps, vivons contents.

Et pourquoi ne l'être pas ? Je viens de me procurer un "Biglietto d'ingresso alla Capella sistina al Vaticano per assistere alla sacra funzione che ivi avra luogo alle ore 10½ antim di lunedì 3 marzo corr, anniversario della coronazione del Regnante sommo Pontefice." Beaucoup de visiteurs envient ma chance, et je fais des jaloux ! Buona sera.

Dimanche, 2 mars.

Oh ! que j'aime la neige, oh ! que j'aime à la voir
Descendre par flocons sur le sol encor noir.
Ou bien quand elle tombe en poussière si fine
Que l'on dirait qu'un ange épand de la farine
Pour donner des gateaux, à nous petits enfants.
Et puis, marmian, j'en fais des bonhommes tout blancs,
Et j'élève des forts que mon grand frère assiège :
Oh ! que j'aime la neige !

Imaginez-vous que cette nuit, il a neigé ; et les Romains, en se levant, ravis, ont vu leur gazon, leurs lauriers, leurs orangers avec les pommes d'or tout soupoudrés comme d'une couche de sucre blanc. C'est vous dire qu'il n'est pas tombé des nuées du ciel des avalanches, qu'il n'y a ni bancs entassés, ni poudrerie ; et que le soleil de dix heures avait déjà réduit en eau cette gloire de l'hiver. *Sic transit gloria mundi.*

A midi, j'allai dîner chez le Père Tenailon, à la place St-Claude : trois heures de vraie récréation, sans cérémonie ni contrainte, ce qui arrive rarement à l'étranger.

Je m'en revins par le Corso, et un peu sur la droite, j'arrêtai à St-Ignace. Devant les corps de S. Louis de Gonzague, de S. Jean Berchmans, arrivés à la plus haute sainteté si jeunes ; je pensai à la jeunesse de St-Lin, et je demandai pour elle ces fleurs de pureté, et ces fruits de générosité qu'ont cultivés dans leurs cœurs ces patrons du jeune âge.

Toujours descendant le Corso, je visitai S. Marcel, où répand ses grâces la *Madonna della grazia*.

De là, après être arrêté à *S. Maria in via lata*, qui se trouve presque en face, je me rendis à S. Marc un peu plus loin que la place de Venise, où brillent au milieu des armes de la célèbre république, maîtresse et reine de l'Adriatique, les colonnes de jaspe, de porphyre et de coralline.

Mais le clou de ma journée a été ma visite à *Sta-Maria in via lata*, que je viens de mentionner. Si vous ne lisez pas les descriptions, que je vous envoie sur feuilles détachées (ce pourquoi je ne vous ferais pas de reproche, vu leur longueur, et quelquefois leur sécheresse) je vous engage à lire celle-ci, et vous comprendrez quelles émotions de respect et de vénération on doit éprouver dans ces lieux qu'ont habités S. Pierre, S. Luc, S. Timothé, S. Marc et surtout S. Paul. Je descendis dans ces appartements maintenant sombres et sévères, où l'apôtre des gentils écrivit tant de belles lettres aux diverses églises. Toutes les inscriptions me parlaient de son éloquence et de son zèle. Je m'y assis, et j'écoutais au fond de mon âme, l'écho lointain de sa prédication. Je repassais dans ma mémoire l'épître de la messe de ce matin, qui est de lui, et où il est dit : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra*. C'est la volonté de Dieu, que vous vous sanctifiez. Ici, il écrivit aux Hébreux, aux Colossiens, aux Ephésiens, aux Philippiens, à Philémon et à Timothé, son disciple. De retour à la maison, je pris les épîtres de S. Paul. Je ne pouvais les lire toutes, je lus la seconde à Timothée, me figurant, que j'étais ce disciple lui-même, et que le grand apôtre s'adressait à moi. Comme un flambeau illuminait ces pages ; jamais je n'avais compris, je n'avais goûté aussi bien ces conseils inspirés. " Evite, dit-il, les questions folles et sans raison, sachant qu'elles engendrent les disputes. Un serviteur de Dieu ne doit pas être contentieux, mais plein de mansuétude pour tous, doux et patient. "... Il termine en disant : " Reçois les saluts d'Eubulus, de Pudens, de Lin, de Claudia et de tous les frères. ". St-Lin a été non-seulement le successeur de S. Pierre, mais encore l'ami et le

disciple de S. Paul. Enfin, mon cher et mon bon ami, je vous applique ces autres paroles, parce qu'elles sont vraies : " Je rends grâce à Dieu, que je sers dans la sincérité de ma conscience, de ce que sans cesse je vous ai à la mémoire dans mes prières la nuit et le jour ; désirant vous voir, me ressouvenant de vos larmes, afin que je sois rempli de joie... Gratia vobiscum, Amen. Que la grâce soit avec vous. Ainsi-soit-il. "

Lundi, 3 mars. — A 8 heures je prenais le chemin du Vatican. Il n'y avait pas de danger que je manquasse mon entrée à la chapelle Sixtine. Le Cardinal Simeoni, ignorant que j'avais réussi à me procurer un billet, m'en avait envoyé un second, dont je n'ai pas besoin, et que j'inclus ici pour vous en faire voir la forme et le genre. Gardez-le-moi. J'arrivai cinq minutes avant l'ouverture de la porte. Il n'y avait qu'une dizaine de personnes. Je pus me choisir une place à mon goût. Un quart d'heure après, la chapelle était bondée de monde. J'avais eu le soin de m'appuyer sur la balustrade qui borde la grande allée, contre une colonne, en sorte que j'étais immobile sous les fluctuations de la houle humaine qui allait et venait. Je fus là quatre heures debout ; je ne me sentais plus les jambes.

Pendant deux heures ce fut une attente générale, une excitation nerveuse, un chuchotement universel, le bruit du vent qui bourdonne dans la forêt, au sommet des grands arbres. Tout-à-coup un silence, c'est la garde noble qui arrive au pas militaire pour prendre place sur deux lignes à la porte de la chapelle, à travers la salle royale et la salle ducale, avenue d'un arpent et demi. Puis le bourdonnement des voix recommence. Autre silence : une escouade de suisses, casque en tête, sabre au poing, entre pour prendre place à l'entrée du chœur. Puis le murmure des conversations reprend. Silence : c'est l'ambassadeur d'Autriche, galonné sur toutes les coutures qui s'avance entouré de sa famille, puis un autre ambassadeur, puis un autre, sans excepter notre gros général Symmons en habit rouge. Tout à coup il se produit une émotion inusitée,

c'est Buffulo Bill avec ses sauvages ; un gros Sioux s'établit près de la porte, calme, immobile, regardant tout d'un œil placide comme un bœuf au repos. C'est un pêle-mêle de costumes divers, de monsignors et de gardes, de casques et de lances, un va et vient, un trémoussement, la préparation nécessaire de quelque chose de grand.

Enfin au bout de la salle on aperçoit sortir de derrière un rideau la tête de la procession. Tous les yeux sont tournés de ce côté-là, les femmes sont grimpées sur les bancs, on retient son haleine, le silence le plus parfait règne, vous auriez pu entendre tomber une épingle. Le cortège s'avance lentement : d'abord des casques à queue de cheval, des lances, des épées nues, puis la croix suivie du collège des cardinaux tout habillés de rouge, puis la *sedia* portée par douze hommes. Le pape, tiare sur la tête et la main levée, bénit lentement, à gauche à droite ; de temps en temps, il lève les yeux au ciel, il prie. Les têtes s'inclinent comme sous l'impression d'un souffle invisible. Il sourit, mais son sourire est pénétré de grave. Il approche, le cœur me sert. Il passe si près, que je pourrais toucher de ma main le pan de son habit. C'est une vision de l'apocal pse.

Certes ceux, qui prétendent que la religion n'a plus d'empire sur les cœurs, n'ont jamais assisté à pareil spectacle. Tous, Français et Anglais, (et ils étaient nombreux) Allemands et Espagnols, Russes et Italiens, protestants et catholiques, tous étaient dominés par un même sentiment, celui du respect et de l'admiration.

La messe, chantée par le Saint Père fut belle. J'avais récité mon bréviaire, je lus l'épître de St-Paul aux Romains. Pour la sortie, même cérémonie. J'ai regardé le pape de mes deux yeux, de ce qui s'appelle regardé : son portrait est fixé là, d'une manière ineffaçable. Enfin porté sur les flots de la vague humaine, je fus vomi sur la place St-Pierre. Quel bruit, quel croisement, quel carillonnement de carosses ! c'est à tourner la tête.

Les fêtes se succèdent. M. Desjardins part de Rome, demain. Je voulus lui faire une surprise et un plaisir. Je passai l'après-midi à réunir les Canadiens qui se trouvent à Rome ; et ce soir au nombre de dix, nous allons, à mes frais, lui faire *un fricot* : M. Palin, supérieur du collège canadien, MM. Richard et Caron, chanoines de Trois-Rivières, M. Grandin, curé de St-Valentin, M. Chagnon, curé de Champlain, M. Beaudry, curé de Bedford, M. Meunier, vicaire à Montréal, M. Cousineau de Ste-Thérèse et M. Saint-Germain de Nicolet, tous deux suivant les cours des Universités romaines : enfin nous étions douze à table. Vous savez qu'à St-Lin, j'ai toujours fini mes affaires de fabrique ou de paroisse par un dîner. Il est toujours bon de mettre de l'huile dans les mouvements et du vin dans les affaires, — Bonsoir.

Votre dernière lettre, ma chère mère, me dit que vous êtes décidée à vous promener. C'est ce que vous avez de mieux à faire. Il y a longtemps que je vous le prêche, et je suis heureux de vous voir convertie à cette idée. Chassez l'ennui par tous les moyens. Vivez contente et priez pour moi.

Mardi, 4 mars. — Temps pluvieux, journée sombre, température humide et crue, jour de travail. — Mais, me direz-vous, quel travail si long y a-t-il à faire ? — Ah ! travail plus long qu'on ne le croirait d'abord. La question dont je suis chargée embrasse le présent, le passé et l'avenir ; elle touche à la religion, à la politique et à l'éducation. Elle est embarrassée de difficultés, qui s'entassent autour d'elle depuis treize ans. Il s'agit de faire accepter une conciliation dont chacun voudrait, si elle tournait à son profit seul, mais le trouve qui froid, lorsqu'il voit qu'il faut faire des concessions. Il faut passer sans les heurter à travers les intérêts les plus divers, trouver un terrain commun où les loups et les brebis puissent paître ensemble. Je dois démolir certains préjugés, abattre de hautes prétentions, faire accepter des points de vue nouveaux, arrêter des courants, endiguer des invasions, tracer une route. Je suis bien prêt à

plaider ma cause de vive voix sur toutes les faces. Je l'ai déjà fait plus d'une fois dans ce palais de la Propagande, où vous voyez que je vais si souvent, mais d'où les secrets d'écho en écho ne doivent pas se transporter au Canada. Malgré toute l'ouverture avec laquelle je vous parle dans tout ce qui m'est possible, je ne crois pas que personne ne puisse me reprocher d'avoir manqué à la discrétion diplomatique. C'est vous qui en connaissez le plus long ; et dites-moi, en réalité, ce que vous connaissez. Que j'ai réussi dans les deux premières questions ? mais la chose est devenue un fait public, le télégraphe en ayant porté la nouvelle au pays. Mais ce que le pays ignore encore, ce sont les conséquences renfermées dans cette première réponse de la sacrée congrégation. Vous savez que la troisième question est en bonne voie ; mais quelle est-elle ? et je puis ajouter, la quatrième est sur le tapis, avec une montagne de documents. Je vous fais ces remarques, non pour vous narguer, mais pour rassurer ma conscience, et me prouver à moi-même que je n'ai pas trop parlé.

On pourra mal représenter le résultat, c'est ce qu'on a l'air de commencer à faire dans le journal..... Peu importe, ces insinuations n'auront qu'un temps. On peut être patient, quand on a dans sa poche la réponse claire, nette et précise pour fermer à des adversaires trop loquaces leur bec de corneille. Et on fait cela sans paraître y toucher. Ah ! me voici loin de ce pourquoi j'ai bien de l'ouvrage. Je dis donc que s'il ne s'agissait que de parler, la tâche serait bien allégée ; mais il faut tout mettre par écrit. Et comme les paroles écrites resteront toujours dans les archives de la Congrégation, il faut peser chaque mot, prouver chaque énoncé et tâcher de ne pas compromettre par un faux pas la liberté et les mouvements de l'avenir.

Je l'avoue franchement, c'est une besogne au-dessus de mes forces, surtout pour moi qui n'y vais pas par deux chemins, et qui dis carrément ce que je pense.